

Charlotte Gingras

La fille de la forêt

la courte échelle

Premier jour

Transit

Avril

Cette histoire commence par une catastrophe. Une catastrophe équivalente au choc d'une comète percutant la surface de la Terre, sauf que c'est moi qui ai été percutée. Trois semaines avant le dégel, maman s'est affaissée sur le carrelage de la bibliothèque municipale. Elle s'est éteinte là, très vite et sans souffrance, au milieu de ses chers livres, comme une bougie sur laquelle on aurait soufflé. On est venu me chercher à l'école, j'ai couru vers elle, jambes tremblantes, balbutiant: «Non, maman, je t'en prie, je vais rester avec toi pour toujours, je te le promets.»

Quand je suis arrivée sur place, elle n'était plus vivante. Une rupture d'anévrisme, ils ont dit. En l'espace de quelques secondes, je me suis retrouvée aussi seule au monde qu'une héroïne de Charles Dickens ou des

soeurs Brontë. Maman n'avait aucune famille.

Je ne me rappelle à peu près rien des jours qui ont suivi. Au début, les voisins et les enseignants venaient me porter de la nourriture chaude et s'inquiétaient de moi. Ils voulaient que j'aie habiter chez l'un ou chez l'autre, mais je refusais. Je ne voulais pas non plus retourner à l'école. «Avril est en état de choc, murmurait-on autour de moi. Il faut la laisser tranquille. La surveiller discrètement.»

Moi, j'attendais le dégel. Lorsque la glace s'est enfoncée dans l'eau noire, j'ai pris mon canot et j'ai pagayé tous les jours d'un lac à l'autre et du matin au soir, la tête dans le brouillard. Puis on m'a appris que j'avais hérité de l'assurance-vie de maman. Pendant ce temps, au Sud, des fonctionnaires, des juges et des travailleurs sociaux se demandaient quoi faire de cette fille qui habitait seule, dans une petite ville nordique, sur le bord du lac Long.

Le premier jour de ma nouvelle vie, je me suis levée à l'aube. J'ai pris l'urne de pierre, refermé la porte de notre maison pour la dernière fois et j'ai marché jusqu'au ponton de bois. Au bout de sa corde, mon canot se ba-

lançait mollement. J'ai déposé l'urne au fond. J'ai sauté dans l'embarcation, défait la corde et, d'une poussée, je me suis éloignée du bord.

J'ai traversé le premier lac sur toute sa longueur, traçant mon chemin à coups d'aviron. Il n'y avait pas de portage à faire pour aller là où j'allais, chaque lac communiquait avec le suivant par une passe étroite. Le gazouillis des oiseaux de forêt, la plainte du huard qui appelait sa femelle, le clapotis de l'eau et un léger suroît accompagnaient mes chuchotements: «Je pars aujourd'hui, maman. Je m'en vais explorer le monde. Je ne connais personne là-bas, dans le Sud. C'est comment, le monde? Je ne l'ai appris que par les livres et le peu que tu m'as raconté...»

Au deuxième lac, celui qui a la forme d'une aile de bernache, je l'ai remerciée pour tout ce qu'elle m'avait enseigné: les secrets de la forêt, des lacs, et des rivières à truite; l'amour des livres qui sont parfois nos guides; les odeurs de résineux, de l'eau et des tourbières. «Je n'oublierai jamais la douceur de nos soirées de lecture, les feux dans le poêle à combustion lente, les longues nuits d'hiver, la neige molle sous nos raquettes, les aurores boréales, bruissantes, mystérieuses.»

Au milieu du troisième lac, le plus profond, j'ai arrêté de pagayer. L'embarcation a filé toute seule un moment, s'est immobilisée. À genoux au milieu du canot, j'ai donné au vent les cendres de maman. Quand elles sont retombées en pluie fine, l'eau les a recueillies. L'urne de pierre a coulé jusqu'au fond. J'ai penché mon visage vers la surface noire du lac et j'ai murmuré: «Tu appartiens à cet endroit.»

Avec la rame, j'ai fait faire demi-tour au canot et doucement, le plus doucement possible, pour ne pas déranger l'esprit des morts, j'ai commencé à rebrousser chemin.

David

Je me rappelle que, ce matin-là, je n'en menais pas large. On avait changé d'avion à la troisième escale et ça brassait fort là-haut. J'avais beau me répéter *ad nauseam* «Du calme, David, du calme. Il vente, et c'est normal que le dernier avion soit plus petit», une voix, logée quelque part dans mon cerveau, me narguait: «Oui, mais pourquoi si vieux? Pourquoi des boulons aussi rouillés?» J'en avais les mains moites et des palpitations.

En dessous, la lumière scintillait à la surface des rivières et des lacs, et la taïga s'éti-

rait jusqu'à l'horizon. Pas un village, pas une route, des conifères gros comme des têtes d'épingles, des marécages, des rochers affleurants. De la gelée blanche jusqu'en juin. Je me demandais qui pouvait bien vouloir vivre dans ce no man's land.

Je n'avais pas la moindre envie de me rendre là-bas, passé le cinquantième parallèle, dans une ville minière dont je n'avais jamais entendu parler, de ramener cette fille avec moi. Mais bon, je sais, ce foutu métier est rarement une partie de plaisir. Un travailleur social ressemble à un pompier qui éteint des feux. Le dossier ne révélait pas grand-chose: son âge, son nom, celui de sa mère, les résultats de l'enquête et la décision prise par la Direction de la protection de la jeunesse. Maudit jargon administratif.

Je tentais d'avaler un café dans un gobelet de styromousse lorsque l'avion a viré sur une aile. J'ai eu tout juste le temps d'apercevoir par le hublot une espèce de cratère, comme une gigantesque blessure au milieu de la forêt — la mine, je suppose —, des rails de chemin de fer, un bout de route étroite, des toits de maisons lilliputiennes...

Merde! J'avais renversé du café sur le dossier d'Avril, seize ans, un mètre soixante-cinq,

excellente élève, dont la mère, bibliothécaire, était décédée subitement un mois plus tôt. L'adolescente, déstabilisée, n'avait pas terminé son année scolaire. Elle avait quand même exprimé le désir de poursuivre ses études. On lui avait trouvé une famille d'accueil, son inscription au collège pour l'automne était en règle à condition qu'elle réussisse ses cours de rattrapage en mathématiques et en biologie. Elle commençait le lendemain. Ne restait qu'à la déraciner.

On s'est mis à descendre rapidement. C'était quoi, là, ce bruit? Ça cliquetait, ça branlotait de partout, les têtes d'épinettes se rapprochaient. Les ailes allaient-elles tenir? Et la queue? J'ai fermé les yeux, un choc, on roulait sur la piste, freins, arrêt. Incroyable mais vrai, j'étais encore vivant.

Je suis sorti de l'avion tout étourdi, les mâchoires douloureuses. Une femme s'est précipitée vers moi, m'a serré la main comme si elle voulait me l'arracher. «Je suis la directrice du centre de santé», a-t-elle dit en m'entraînant vers sa Jeep Cherokee. Assis côte à côte, nous avons échangé des formulaires bleus, jaunes et roses et apposé nos signatures. Elle m'a lancé un regard en coin:

«N'êtes-vous pas un peu jeune pour un travailleur social?» J'ai haussé les épaules. On me prend toujours pour un grand adolescent attardé.

Elle a démarré en trombe et nous avons roulé sur une route de gravier droite comme une tranchée au milieu de la forêt. Vues sous cet angle, les épinettes noires avaient l'air de longs bâtons avec une touffe au bout. Je ne sais pas pourquoi, ça m'a fait penser à mon pauvre Crash, que j'avais laissé enfermé dans l'appartement et qui allait m'attendre et gémir jusqu'au soir, les yeux fixés sur la porte. On était pressés, l'avion repartait dans cinquante minutes, juste le temps d'aller chercher la jeune fille.

— Avril nous attend dans la maison qu'elle habitait avec sa mère. C'est une fille un peu... spéciale.

— Spéciale comment? ai-je demandé, en regardant défiler les conifères et les bouleaux.

— Solitaire. Butée. Le nez fourré dans les livres. Depuis la mort de sa mère, impossible de l'approcher. Elle passe ses journées sur les lacs à parler toute seule.

— Les enfants ont droit à leur différence, vous ne croyez pas, madame la directrice?

Elle freina brusquement. Droit devant, un orignal sortait du bois et traversait la route.

Vingt minutes plus tard, nous arrivions dans cette drôle de ville construite au milieu de nulle part. Ses petites habitations en planches de cèdre étaient déposées ici et là sur un immense tapis vert qui descendait en pente douce vers le lac Long. Je n'aurais jamais cru qu'autant de pelouse poussait à cette latitude. Il n'y avait personne dans les rues courbes. J'ai pensé que ce lieu était irréel.

— Que fera-t-on de la maison où habitaient Avril et sa mère?

— Elle est déjà affectée à un nouvel employé de la mine. La ville n'existe que pour ses travailleurs. C'est pour cette raison qu'Avril doit s'en aller. À vous qui venez de la métropole, cela peut paraître étrange, mais elle n'est jamais descendue au Sud. Elle n'a jamais croisé dans la rue des chômeurs, des itinérants, des handicapés, des vieillards... À certains égards, elle est complètement inexpérimentée.

En bordure du lac, nous nous sommes arrêtés devant une maison en retrait des autres, flanquée de deux épinettes dressées. Une

boîte de carton attachée avec de la ficelle et un sac à dos attendaient près de la porte. J'ai sonné. Il n'y avait personne.

La directrice a haussé les épaules, grommelé: «Telle mère, telle fille.» Elle montrait du doigt, sur le lac, un canot qui glissait vers nous.

La jeune fille qui accostait en douceur amarrait son embarcation et se dirigeait vers moi avait des yeux de lave noire et des cheveux tressés en petites nattes. Elle ne souriait pas. J'aurais voulu me trouver à deux mille kilomètres de là, exercer le métier de ramoneur, coiffeur pour chiens, gratte-papier, n'importe quoi.

— Avril? Je m'appelle David et...

— Dépêchons! interrompit la directrice. Vous allez rater l'avion!

J'ai déposé la boîte de carton et le sac à dos dans la jeep et nous sommes repartis. Avril gardait les paupières baissées, refermées sur un secret. Elle ne m'a pas adressé la parole. Je sais. Les adolescents ne nous parlent jamais tout de suite. Surtout pas une orpheline de seize ans qu'on emmène dans une famille d'accueil, dans la métropole où elle n'a jamais mis les pieds, et qui n'a plus personne au monde sauf son travailleur

social, un drôle de zigue qui a peur de voyager en avion, de prendre l'ascenseur, et qui voudrait changer de métier.

À l'aéroport, nous avons couru vers l'avion, nous étions les derniers passagers. Et c'était reparti! Au bout de la piste, le vieux coucou a réussi à décoller dans un soubresaut et je me suis accroché à ma mallette pendant que la ligne d'horizon penchait d'un bord. Une main légère s'est posée sur mon bras. Je suis parvenu à sourire de travers.

— C'est une phobie. Désolé.

— Maman aussi avait peur en avion...

L'horizon semblait plus stable, ainsi que mon estomac. J'ai attendu qu'elle poursuive, si elle en avait envie. Avec mes protégés, je suis le gars le plus patient du monde. Finalement, elle a murmuré:

— Je ne verrai plus jamais cet endroit. La ville sera détruite bientôt.

— Détruite? Pourquoi?

— Le minerai de fer est presque épuisé. Dans quelques années, les travailleurs partiront vers de nouveaux chantiers et la compagnie va tout démolir. C'est la règle. Pour chaque maison, on creuse un trou et on l'enterre.

Non seulement cette fille n'avait aucune famille, mais bientôt la ville où elle était née,

où elle avait grandi, serait effacée de la carte. Mon travail me ramène souvent au même constat: nous vivons dans un monde de fous. J'aurais voulu lui dire: «Tu peux compter sur moi jusqu'à ta majorité.» Mais je ne pouvais rien promettre. Alors je me suis tu.

Elle regardait, par le hublot, le paysage austère, presque inhumain. J'ai attendu la suite.

— Il n'y a pas de cimetière dans cette ville. Ce matin, j'ai jeté les cendres de maman au-dessus du lac des Ténèbres. Elle n'aurait pas voulu quitter le Nord. Elle aimait tant le silence. Si elle avait vécu, nous serions allées dans une autre ville de compagnie, ou même plus haut, là où il n'y a plus d'arbres, dans le Nunavik. J'aurais étudié par correspondance.

Sa voix tremblait. J'ai osé lui prendre la main. Lorsque l'avion a amorcé sa première descente, je la tenais encore.

Trois escales plus loin et six heures plus tard, nous avons survolé l'immense carrelage de la métropole, atterri une dernière fois. En sortant de l'aérogare, la canicule est tombée sur nous comme une chape de plomb. En plein milieu de mai! On dirait que chaque année, la canicule commence plus tôt.

J'ai hélé un taxi et nous avons roulé longtemps, dans la fournaise de fin du jour. J'ai encore potassé le dossier d'Avril, à la recherche de l'adresse exacte de sa famille d'accueil. Je lui ai dit: «Les Gauthier ont l'air sympathiques, de jeunes retraités. Ils habitent en banlieue et ils ont très hâte de te connaître.»

Elle ne répondit pas, trop occupée par ce qu'elle découvrait. Elle regardait défiler les embranchements de l'autoroute, les têtes sinistres des automobilistes à l'heure de pointe, le béton. Personne n'eut à freiner pour laisser passer un orignal.

Sympathiques, les Gauthier? Mon oeil. Dès que nous avons franchi la porte de leur bungalow, j'ai remarqué que la télé, dans le salon, placotait toute seule. La dame enthousiaste qui nous accueillit parlait si fort, si vite et si proche de mon oreille que j'ai cru en perdre l'équilibre. «Mon mari est parti faire des courses, il revient tout de suite. Voulez-vous un thé glacé? Une limonade? Des croustilles? Quelle chaleur!» Et, se tournant vers Avril: «C'est tout ce que tu as comme bagages?»

Sans attendre de réponse, Linda Gauthier nous entraîna vers la chambre rose, au papier

peint fleuri, aux rideaux de dentelle, au couvre-lit bordé de frisons, qu'elle avait inventée pour sa pensionnaire. Ne manquait qu'une collection de Barbie sur la commode. Le visage d'Avril n'exprimait rien.

Julien Gauthier entra, des sacs plein les mains. Il se dirigea droit vers l'adolescente. «Quel est ton nom, déjà? Juillette? Novembre?» Son rire, son barrissement plutôt, roula dans toutes les directions, se répercuta sur les murs.

— Je m'appelle Avril, répondit Avril, fixant le bout de ses espadrilles.

Je ne pouvais rien faire de plus. J'avais assuré le transit, la marchandise était arrivée à destination, me restait le suivi, quelques heures par mois. Sur le seuil, je lui ai glissé dans la main un papier plié en quatre avec le numéro de mon téléphone cellulaire. «Si tu as des ennuis, appelle-moi n'importe quand.»

Elle m'a accompagné jusqu'au trottoir, où un nouveau taxi m'attendait. Je m'engouffrais déjà sur la banquette arrière, elle m'a retenu par le bras. «David?»

— Ne t'inquiète pas. Ce sont de braves gens...

— S'il vous plaît, ne me laissez pas avec eux.

— Je regrette, je ne peux pas.

Et je suis parti comme un coupable en lui promettant qu'on se reverrait sans faute dans les jours à venir.

Avril

Le soir, après le départ de David, j'ai essayé, par politesse, de parler avec les Gauthier, ou plutôt de les écouter. Je crois qu'ils s'ennuyaient beaucoup et espéraient que je les divertisse.

Linda me raconta par le menu la planification de sa semaine. Elle et son mari avaient besoin, comme les tout-petits, de dépenser beaucoup d'énergie: passer l'aspirateur, la tondeuse, actionner le robot culinaire et laver la voiture à grands jets d'eau. Ils faisaient de longs séjours dans les centres commerciaux et revenaient les bras chargés de paquets: une caisse de rouleaux de papier hygiénique, une caisse de boîtes de petits pois en conserve. On aurait dit qu'ils avaient peur de manquer de quelque chose, mais de quoi? De petits pois? Vraiment?